

* Commentaires du 22 juillet 2012 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

16^e dimanche du temps ordinaire, Année B :



Le Bernin, Salvatore Mundi

1. Les textes de ce dimanche

1. Jr 23, 1-6
2. Ps 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6
3. Ep 2, 13-18
4. Mc 6, 30-34

PREMIÈRE LECTURE : Jr 23, 1-6

Livre de Jérémie

23

- 01 Parole du Seigneur : Misérables bergers, qui laissent périr et se disperser les brebis de mon pâturage !
- 02 C'est pourquoi – ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël, contre les pasteurs qui conduisent mon peuple – À cause de vous, mes brebis se sont égarées et dispersées, et vous ne vous êtes pas occupés d'elles. Eh bien ! Moi je vais m'occuper de vous, à cause de vos méfaits, déclare le Seigneur.
- 03 Puis je rassemblerai moi-même le reste de mes brebis de tous les pays où je les ai dispersées. Je les ramènerai dans leurs pâturages, elles seront fécondes et se multiplieront.
- 04 Je leur donnerai des pasteurs qui les conduiront ; elles ne seront plus apeurées et accablées, et aucune ne sera perdue, déclare le Seigneur.
- 05 Voici venir des jours, déclare le Seigneur, où je donnerai à David un Germe juste : il régnera en vrai roi, il agira avec intelligence, il exercera dans le pays le droit et la justice.
- 06 Sous son règne, le royaume de Juda sera sauvé, et Israël habitera sur sa terre en sécurité. Voici le nom qu'on lui donnera : « Le-Seigneur-est-notre-justice ».

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Jr 23, 1-6

La métaphore du berger était familière aux peuples du Moyen-Orient, pour parler des rois ; et le sceptre royal était en fait une houlette. En Israël, cette image s'appliquait particulièrement bien à David, l'ancien berger, et on continua à l'évoquer pour ses descendants : un bon roi est celui qui, tel un berger, veille à la sécurité et à la prospérité de son troupeau, son peuple. Malheureusement, l'histoire de la royauté fut très mouvementée, et, s'il y eut quelques bons bergers, il y en eut beaucoup plus de mauvais. Le premier livre de Samuel offre une description de l'institution royale très sévère, mais toute empreinte de réalisme : « Voici comment gouvernera le roi qui règnera sur vous : il prendra vos fils pour les affecter à ses chars et à sa cavalerie et ils courront devant son char. Il les prendra pour s'en faire des chefs de millier et des chefs de cinquantaine, pour labourer son labour, pour moissonner sa moisson, pour fabriquer ses armes et ses harnais. Il prendra vos filles

comme parfumeuses, cuisinières et boulangères. Il prendra vos champs, vos vignes et vos oliviers les meilleurs. Il les prendra et les donnera à ses serviteurs. Il lèvera la dîme sur vos grains et sur vos vignes et la donnera à ses eunuques et à ses serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, les meilleurs de vos jeunes gens et vos ânes pour les mettre à son service. Il lèvera la dîme sur vos troupeaux. Vous-mêmes enfin, vous deviendrez ses esclaves. » (1 S 8, 11-18). Malheureusement, en bien des circonstances, cette description n'a rien d'exagéré. D'où les emportements des prophètes, en particulier de Jérémie.

Le texte que nous lisons ici vise les derniers rois de Jérusalem au moment de l'Exil à Babylone : « Misérables bergers, qui laissent périr et se disperser les brebis de mon pâturage !... Vous ne vous êtes pas occupés d'elles ». Mais Dieu veille : car, en dernier ressort, le vrai, le seul berger d'Israël, c'est Dieu lui-même : « Mon berger, c'est le Seigneur : je ne manque de rien » chante le psaume 22. Dans les mauvaises périodes, combien de fois les prophètes n'ont-ils pas répercuté la douleur de Dieu devant la dispersion de son troupeau ? Car son unique souci est de le rassembler ; et, dans leur foi, les prophètes ne doutent pas un seul instant qu'il y parviendra : un jour, lointain peut-être, mais certain, naîtra enfin un bon roi. Dès l'Ancien Testament, donc, l'image du bon pasteur était devenue l'une des expressions de l'attente messianique ; chez Michée par exemple : « Toi, Bethléem Ephrata, trop petite pour compter parmi les clans de Juda, de toi sortira pour moi celui qui doit gouverner Israël... Il se tiendra debout et fera paître son troupeau par la puissance du Seigneur, par la majesté du nom du Seigneur son Dieu. » (Mi 5, 1-3). Notre texte se situe dans cette ligne : « Je rassemblerai moi-même le reste de mes brebis... Je leur donnerai des pasteurs qui les conduiront... aucune ne sera perdue, déclare le Seigneur. » Plus grand monde n'y croyait, probablement, car Jérémie multiplie (cinq fois dans ces versets !) les assurances qu'il s'agit bien d'une parole qui vient du Seigneur, avec la formule « parole du Seigneur » ou son équivalent.

Puis la même promesse est reprise avec une autre image, celle du « Germe » : le mot apparaît rarement dans la Bible, mais il est, comme il se doit, lourd de promesses ; bien sûr, pour commencer, le verbe « germer, pousser » (çamah) évoque bien la croissance d'une semence. (Le même verbe est employé dans le récit de la Création : « Le Seigneur Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger. » Gn 2, 9). Mais les prophètes Isaïe, Jérémie, Zacharie en ont fait l'image d'une espérance bien précise : celle de voir s'accomplir enfin les promesses faites à David, en d'autres termes, celle de l'arrivée du Messie. Si bien que le mot « Germe » (en particulier dans l'expression « Germe de David ») est devenu synonyme de Messie. Plus les temps sont durs, plus les prophètes s'appliquent à maintenir cette espérance. C'est le cas ici : « Voici venir des jours, déclare le Seigneur, où je donnerai à David un Germe juste : il régnera en vrai roi, il agira avec intelligence, il exercera dans le pays le droit et la justice. Sous son règne, le royaume de Juda sera sauvé, et Israël habitera sur sa terre en sécurité. » Droit, justice, sécurité, voilà à quoi aspire le peuple, voilà ce que lui apportera le Messie ; le nom du coupable et malheureux roi Sédécias, emmené enchaîné à Babylone en 587 signifiait « Le Seigneur est ma justice » ; or il fut largement infidèle à ce beau programme. Ironiquement, Jérémie annonce que le Messie, lui, saura porter ce nom au service du peuple tout entier : « Voici le nom qu'on lui donnera : Le Seigneur est notre justice. »

Compléments : Plus tard, à une époque où la souche royale semble définitivement éteinte, (la restauration attendue de Zorobabel après l'Exil fut un échec), les prophètes continuent d'affirmer que de tout arbre mort Dieu peut susciter des pousses nouvelles et

que le bonheur de l'ère messianique viendra tôt ou tard : « Le Seigneur fera germer la justice » (Is 61, 11).

Le psaume 84 (85) de dimanche dernier (15ème dimanche) se situait dans la même ligne :

J'écoute : que dira le Seigneur Dieu ?

Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple.

10 Son salut est proche de ceux qui le craignent,
et la gloire habitera notre terre.

11 Amour et vérité se rencontrent,
justice et paix s'embrassent ;

12 la vérité germera de la terre
et du ciel se penchera la justice.

13 Le Seigneur donnera ses bienfaits,
et notre terre donnera son fruit.

14 La justice marchera devant lui,
et ses pas traceront le chemin.

PSAUME : Ps 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6

Psaume 22/23

R/ *Le Seigneur est mon berger : rien ne saurait me manquer*

01 Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien.

2a Sur des prés d'herbe fraîche,
2b il me fait reposer.

2c Il me mène vers les eaux tranquilles
03 et me fait revivre ; *
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.

04 Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal, *
car tu es avec moi :
ton bâton me guide et me rassure.

05 Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ; *
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.

06 Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie ; *
j'habiterai la maison du Seigneur
pour la durée de mes jours.

« Je rassemblerai moi-même mes brebis » annonçait Jérémie de la part de Dieu (1ère lecture) ; au nom du peuple, le psaume 22 répond : « Le Seigneur est mon berger ». Parce que, comme toujours, celui qui parle dans ce psaume, c'est le peuple d'Israël tout entier. Israël qui se reconnaît comme le peuple de Dieu, le troupeau de Dieu : « Oui, Il est notre Dieu, nous sommes le peuple qu'il conduit, le troupeau guidé par sa main » (Ps 94 / 95).

Aujourd'hui, nous ne trouvons peut-être pas très flatteur le terme de troupeau ! Mais il faut nous replacer dans le contexte biblique : à l'époque le troupeau était peut-être la seule richesse ; déjà d'Abraham, on disait « Abram était très riche en troupeaux, en argent et en or. » (Gn 13, 2). Et il suffit de voir comment le livre de Job décrit l'opulence puis la déchéance de son héros. Cela se chiffre en nombre d'enfants, d'abord, en nombre de bêtes tout de suite après. « Il y avait au pays de Ouç un homme du nom de Job. Il était, cet homme, intègre et droit, craignait Dieu et s'écartait du mal. Sept fils et trois filles lui étaient nés. Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et une très nombreuse domesticité. Cet homme était le plus grand des fils de l'Orient. » Et quand on vient annoncer à Job tous les malheurs qui s'abattent sur lui, cela concerne ses enfants et ses troupeaux.

Mais alors, si les troupeaux sont considérés comme une richesse, nous pouvons oser penser que Dieu nous considère comme une de ses richesses. Ce qui est quand même une belle audace sur le plan théologique ! En écho, le livre des Proverbes dit que la Sagesse de Dieu « trouve ses délices auprès des enfants des hommes » (Pr 8, 31). Plus tard, on ira encore beaucoup plus loin, puisqu'on osera dire « Dieu a tant aimé le monde (c'est-à-dire l'humanité) qu'Il a donné son Fils Unique ». (Jn 3, 16).

Pour revenir à notre psaume d'aujourd'hui, il décline l'amour de Dieu pour son peuple dans le vocabulaire du berger : « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer. Il me mène vers les eaux tranquilles... » Le verbe « mener » est ce qui caractérise le mieux un berger digne de ce nom. Dans notre première lecture, au contraire, Jérémie se plaignait des bergers d'Israël (entendez les rois), qui, justement, n'ont pas « mené » le peuple, parce qu'ils étaient avant tout préoccupés de leur intérêt personnel.

Et, pendant l'Exil à Babylone, Ézéchiël en faisait tout autant : par exemple : « Malheur aux bergers d'Israël qui se paissent eux-mêmes ! N'est-ce pas le troupeau que les bergers doivent paître ?... Les bêtes se sont dispersées, faute de berger, et elles ont servi de proie à toutes les bêtes sauvages (entendez les nations étrangères, et en particulier Babylone) ; elles se sont dispersées. Mon troupeau s'est éparpillé par toutes les montagnes, sur toutes les hauteurs ; mon troupeau s'est dispersé sur toute la surface du pays sans personne pour le chercher, personne qui aille à sa recherche. » (Ez 34, 2. 5-6). Quand le prophète parle de dispersion, il vise toutes les infidélités à l'Alliance, toutes les idolâtries, tous les cultes qui se sont instaurés partout dans le pays pourtant consacré au Dieu unique ; ce sont autant de fausses pistes qui ont entraîné le malheur actuel du peuple.

Dans ce psaume, la phrase « Il me conduit par le juste chemin pour l'honneur de son Nom » vise exactement la même chose : en langage biblique, le « chemin » signifie toujours la vie dans l'Alliance avec le Dieu unique, c'est-à-dire l'abandon résolu de toute idolâtrie ; or

l'histoire montre que ce n'est jamais gagné et qu'à toute époque l'idolâtrie a été le combat incessant de tous les prophètes ; soit-dit en passant, ils auraient peut-être tout autant à faire aujourd'hui ; car une idole n'est pas obligatoirement une statue de bois ou de plâtre... c'est tout ce qui risque d'accaparer nos pensées au point d'entamer notre liberté : que ce soit une personne, un bien convoité, ou une idée, Dieu veut nous en délivrer, non pas pour faire de nous ses esclaves, mais pour faire de nous des hommes libres ; c'est cela l'honneur de son Nom : le Dieu libérateur veut l'homme libre.

Pour libérer définitivement l'humanité de toutes ces fausses pistes, Dieu a envoyé son Fils ; et désormais, les Chrétiens ont en tête la phrase de Jésus dans l'évangile de Jean : « Je suis le Bon Pasteur, je donne ma vie pour mes brebis » (Jn 10). Il donne sa vie, au vrai sens du terme. Si bien que nous pouvons chanter à notre tour « Toi, Seigneur, tu es mon berger...Tu es avec moi, ton bâton (ta croix) me guide et me rassure. »

Au début de l'Église, ce psaume était devenu naturellement le psaume spécial de la liturgie du Baptême ; les baptisés (je parle au pluriel parce que les baptêmes étaient toujours célébrés de manière communautaire) émergeant de la cuve baptismale, partaient en procession vers le lieu de la confirmation et de l'Eucharistie. Et l'évocation des eaux tranquilles, vivifiantes, (pour le Baptême), de la table et de la coupe (pour l'Eucharistie), du parfum (pour la Confirmation) nous rappelle évidemment cette triple liturgie. « Il me mène vers les eaux tranquilles et me fait revivre... Tu prépares la table pour moi... Ma coupe est débordante... tu répands le parfum sur ma tête... »

Désormais, grâce et bonheur accompagnent le baptisé puisque, comme le Christ nous l'a promis, il est « avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde ».



Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens

2

- 13i Frères, vous qui autrefois étiez loin du Dieu de l'Alliance, vous êtes maintenant devenus proches par le sang du Christ.
- 14 C'est lui, le Christ, qui est notre paix : des deux, Israël et les païens, il a fait un seul peuple ; par sa chair crucifiée, il a fait tomber ce qui les séparait, le mur de la haine, en supprimant les prescriptions juridiques de la loi de Moïse. Il voulait ainsi rassembler les uns et les autres en faisant la paix, et créer en lui un seul Homme nouveau.
- 15 Les uns comme les autres, réunis en un seul corps, il voulait les réconcilier avec Dieu par la croix : en sa personne, il a tué la haine.
- 16 Il est venu annoncer *la bonne nouvelle de la paix, la paix pour vous qui étiez loin, la paix pour ceux qui étaient proches.*
- 17 Par lui, en effet, les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père, dans un seul Esprit.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Ep 2, 13-18

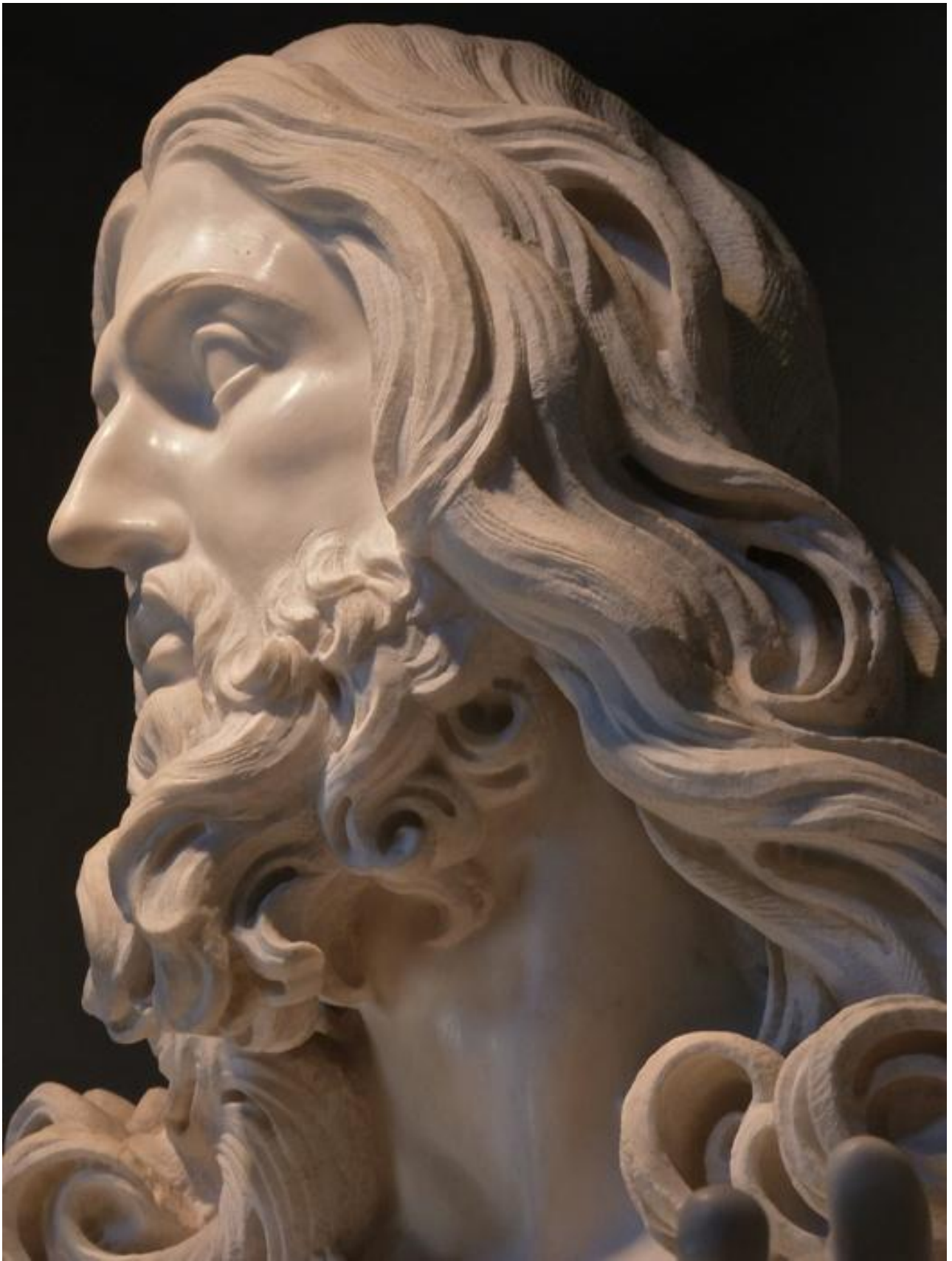
« Les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père, dans un seul Esprit » : ici, Paul fait référence à deux catégories de personnes : les uns, ce sont les chrétiens d'origine juive, les autres, les chrétiens d'origine païenne. Quand Paul est arrivé à Éphèse, Apollos l'avait précédé et avait rassemblé autour de lui douze nouveaux chrétiens d'origine juive (Ac 19, 1). Paul a continué l'œuvre entreprise et, comme toujours, il a commencé par annoncer l'évangile au cœur même de la synagogue. Au bout de trois mois, cependant, certains des membres de la synagogue étant très opposés à sa prédication, il fallut trouver un autre lieu de rassemblement ; mais la communauté chrétienne était née et elle grandit peu à peu : à côté des douze premiers, elle comprit bientôt côte à côte des membres d'origine païenne et des membres d'origine juive. Désormais Paul pouvait dire : « des deux, Israël et les païens, il (le Christ) a fait un seul peuple ».

Dans le texte de dimanche dernier (Ep 1, 13-14), il avait pris acte de cette diversité d'origine des chrétiens : il disait « nous » quand il s'adressait aux juifs, (dont il faisait partie), il disait « vous » aux anciens païens : « Dieu nous a d'avance destinés à devenir pour lui des fils par Jésus Christ... Dieu nous a d'avance destinés à devenir son peuple ; il a voulu que nous soyons ceux qui d'avance avaient espéré dans le Christ... dans le Christ, vous aussi, vous avez écouté la parole de vérité, la bonne nouvelle de votre salut ; en lui, devenus croyants, vous avez reçu la marque de l'Esprit Saint. » En d'autres termes, Israël est le premier bénéficiaire de l'annonce du projet de Dieu, mais, désormais, en Christ, des païens ont pu l'écouter à leur tour, au sens de devenir croyants, et recevoir l'Esprit Saint. C'est à Antioche de Pisidie que Paul a compris ce grand tournant de l'histoire de la révélation : rencontrant une violente opposition de la part des juifs, il leur avait déclaré : « C'est à vous d'abord que devait être adressée la parole de Dieu ! Puisque vous la repoussez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, alors nous nous tournons vers les païens. » (Ac 13, 46).

Dans le texte d'aujourd'hui, c'est à ces païens convertis au christianisme que Paul s'adresse : « Vous qui autrefois étiez loin du Dieu de l'Alliance, vous êtes devenus proches par le sang du Christ » et il développe le thème de la réconciliation entre les uns et les autres ; et s'il le fait aussi longuement, c'est que cette entente devait paraître à beaucoup d'entre eux irréalisable. Visiblement, au moment où cette lettre a été écrite, l'unité recommandée par le Christ était en jeu. Or il ne s'agit pas seulement d'un problème de comportement, il y va du contenu même de la foi chrétienne. Les uns et les autres ont été baptisés, c'est-à-dire plongés dans la vie nouvelle du Ressuscité, c'est la seule réalité qui compte désormais. Nous ne sommes plus sous le régime de la Première Alliance : oui, seuls, jusque-là, les Juifs avaient accès à la révélation du Père ; et seuls aussi, ils avaient accès au Temple de Jérusalem : un écriteau interdisait aux non-juifs l'entrée dans le parvis d'Israël sous peine de mort ; les Éphésiens le savaient mieux que personne, puisqu'un certain Trophime, un ancien païen d'Éphèse devenu chrétien, le leur avait rapporté (Ac 21, 27-31).

Les prophètes avaient bien entrevu le salut des païens, mais les controverses entre Jésus et les autorités religieuses de son temps prouvent assez que la religion du Dieu-Père de tous les hommes pouvait parfois être sectaire : la loi donnée à Israël comme chemin vers Dieu avait pu engendrer chez certains un particularisme et des exclusives : les juifs, circoncis par fidélité à cette loi, méprisaient parfois ceux qu'ils appelaient les « incirconcis » ; réciproquement, on le leur rendait bien. Paul va jusqu'à employer l'expression « mur de la haine ». Dans les versets qui précèdent notre texte, Paul a rappelé cet ostracisme qui pesait sur les païens : « Souvenez-vous donc qu'autrefois, vous qui portiez le signe du paganisme dans votre chair, vous que traitaient « d'incirconcis » ceux qui se prétendent les « circoncis », à la suite d'une opération pratiquée dans la chair, souvenez-vous qu'en ce temps-là, vous étiez sans Messie, privés du droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance... » (2, 11-12).

Or le projet de Dieu, qu'il a décrit dans le premier chapitre (1, 9-10) est un projet d'amour et de réconciliation à l'échelle de l'humanité tout entière, et même de la création tout entière. Alors, le Christ serait-il né et mort pour rien ? Non, dit Paul, désormais, ce projet est accompli ; nous sommes dans la Nouvelle Alliance scellée en Jésus-Christ « pour la multitude », comme il l'a dit lui-même au soir de la Cène ; « votre vocation vous a tous appelés à une seule espérance », répétera Paul un peu plus bas (4, 4) : « Il y a un seul Corps et un seul Esprit... un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous... » Car « Il est venu annoncer la bonne nouvelle de la paix, la paix pour vous qui étiez loin, (les anciens païens), la paix pour ceux qui étaient proches (les juifs) ». Annoncer en paroles et en actes, en vérité : par trois fois, Paul fait référence à la Passion du Christ : « vous êtes devenus proches par le sang du Christ... par sa chair crucifiée, il a fait tomber ce qui les séparait (juifs et païens), le mur de la haine... il voulait les réconcilier avec Dieu par la croix... » Désormais, la Loi ne doit plus être une cause de discorde entre anciens juifs et anciens païens ; tous peuvent donner leur foi au Christ : « il a fait tomber ce qui les séparait, le mur de la haine, en supprimant les prescriptions juridiques de la loi de Moïse. » Désormais, en levant les yeux vers le Christ crucifié, tout homme qui croit en lui peut entrer dans le mystère de l'amour trinitaire. « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi » avait promis Jésus (Jn 12, 32).



Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

6

- 30i Après leur première mission, les Apôtres se réunissent auprès de Jésus, et lui rapportent tout ce qu'ils ont fait et enseigné.
- 31 Il leur dit : « Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu. » De fait, les arrivants et les partants étaient si nombreux qu'on n'avait même pas le temps de manger.
- 32 Ils partirent donc dans la barque pour un endroit désert, à l'écart.
- 33 Les gens les virent s'éloigner, et beaucoup les reconnurent. Alors, à pied, de toutes les villes, ils coururent là-bas et arrivèrent avant eux.
- 34 En débarquant, Jésus vit une grande foule. Il fut saisi de pitié envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. Alors, il se mit à les instruire longuement.

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mc 6, 30-34

Dimanche dernier, nous avons assisté à l'envoi en mission des Douze pour la première fois (Mc 6, 7-13) ; et Marc décrivait rapidement la façon dont ils s'en étaient acquittés : « Ils partirent, et proclamèrent qu'il fallait se convertir. Ils chassaient beaucoup de démons, faisaient des onctions d'huile à de nombreux malades, et les guérissaient. » (Mc 6, 12-13). Ils ont donc fait très exactement ce qu'ils voient Jésus faire depuis le début de leur rencontre : guérir les malades, chasser les démons, enseigner ; Marc veut certainement faire entendre à ses lecteurs que la mission des Douze est dans la parfaite continuité de celle de Jésus car il a pris bien soin de les décrire en parallèle ; on peut noter en effet que le début de la mission de Jésus et celui de la mission des Douze sont semblables : le lieu est le même (la Galilée), et surtout le contexte : Jésus a commencé « après que Jean (Baptiste) eut été livré » (Mc 1, 14), les apôtres commencent à leur tour au moment de la mort du même Jean-Baptiste : puisque Marc raconte l'arrestation et l'exécution de Jean-Baptiste dans l'intervalle entre leur envoi en mission par Jésus et leur retour (6, 17-29). Quant au contenu de l'enseignement, s'il n'est pas précisé, c'est parce qu'il ressemble certainement à celui du Maître, résumé par Marc au début de son évangile : « Après que Jean (Baptiste) eut été livré, Jésus vint en Galilée. Il proclamait l'Évangile de Dieu et disait : « Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile. » (1, 14-15).

Voici donc maintenant le retour des Douze : « Après leur première mission, les apôtres se réunissent auprès de Jésus, et lui rapportent tout ce qu'ils ont fait et enseigné. » C'est la première fois que Marc emploie le mot « apôtres » (qui signifie « envoyés » en mission), jusqu'ici il les appelait les « disciples » (« enseignés ») : désormais, ils partageront la mission de Jésus.

Curieusement, à leur retour, la première chose qu'il leur propose, c'est de prendre de la distance : « Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu. » Nouveau parallèle : après sa première journée à Capharnaüm, où il avait abondamment enseigné,

guéri les malades, chassé les démons (Mc 1, 21-34), Marc notait : « Au matin, à la nuit noire, Jésus se leva, sortit et s'en alla dans un lieu désert ; là il pria. » Il s'était arraché au succès et était parti se ressourcer dans la prière. Les « envoyés » de tous les temps sont certainement invités ici à en faire autant : Marc répète à deux reprises cette retraite de Jésus et ses apôtres « à l'écart dans un endroit désert » (v. 31 et 32). Entre ces deux précisions qui forment une « inclusion », Marc a noté la présence de la foule : manière de nous dire « ce n'est pas une fuite-dérobade que Jésus leur propose, c'est un ressourcement pour mieux servir la foule ». À Capharnaüm, c'est dans cette pause que Jésus avait puisé la force de s'arracher à la tentation de s'installer (1, 38).

Mais la foule les suit, elle s'impose et avec elle, s'impose l'urgence de la mission ; dans son évangile, Marc insiste souvent sur cette présence de la foule qui poursuit Jésus partout : par exemple dans le récit de l'appel de Matthieu : « Toute la foule venait à lui et il les enseignait. » (Mc 2, 13) ; ou pour introduire le discours en paraboles : « De nouveau, Jésus se mit à enseigner au bord de la mer. Une foule se rassemble près de lui, si nombreuse qu'il monte s'asseoir dans une barque, sur la mer. Toute la foule était à terre face à la mer. » (Mc 4, 1) ; ou encore, à Gennésareth : « Partout où il entrait, villages, villes ou hameaux, on mettait les malades sur les places ; on le suppliait de les laisser toucher seulement la frange de son vêtement. » (Mc 6, 56). Marc insiste, cette foule ne vient pas seulement de Galilée, elle vient de partout : « Jésus se retira avec ses disciples au bord de la mer. Une grande multitude venue de la Galilée le suivit. Et de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée, d'au-delà du Jourdain, du pays de Tyr et Sidon, une grande multitude vint à lui, à la nouvelle de tout ce qu'il faisait. Il dit à ses disciples de tenir une barque prête pour lui à cause de la foule qui risquait de l'écraser. Car il en avait tant guéri que tous ceux qui étaient frappés de quelque mal se jetaient sur lui pour le toucher. » (Mc 3, 7-10). Et cette foule reste parfois des jours à l'écouter ; c'est ce qui décidera Jésus à accomplir la deuxième multiplication des pains : « Comme il y avait de nouveau une grande foule et qu'elle n'avait pas de quoi manger, Jésus appelle ses disciples et leur dit : J'ai pitié de cette foule, car voilà déjà trois jours qu'ils restent auprès de moi et ils n'ont pas de quoi manger. Si je les renvoie chez eux à jeun, ils vont défaillir en chemin, et il y en a qui sont venus de loin. » (Mc 8, 1-3). Tout ceci fait donc penser que Jésus a reçu un très bon accueil de la plupart de ses contemporains ; mais ce succès même a déclenché l'inquiétude des autorités religieuses : dès le chapitre 3, on apprend que des scribes sont « descendus de Jérusalem » (Mc 3, 22).

Revenons à notre texte : en débarquant, Jésus vit donc cette grande foule (cinq mille hommes), « il fut saisi de pitié envers eux parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. Alors, il se mit à les instruire longuement. » Il les instruit d'abord, il accomplira une première multiplication des pains, ensuite (Mc 6, 35-44). Deux manières de les nourrir. Quand Marc dit la pitié de Jésus, il utilise le mot grec « splangna » qui désigne les entrailles, la profondeur de l'être ; c'est un équivalent du mot hébreu « rahamim » que l'on traduit souvent par miséricorde. Rien d'étonnant à ce que Jésus éprouve pour les hommes la pitié même de Dieu, une pitié telle qu'il a envoyée son Fils ; Marc, à la différence de Jean (Jn 10), ne développe pas le thème du bon pasteur, mais il est présent ici en filigrane : « Il fut saisi de pitié envers eux parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. » On entend résonner ici les plaintes de Jérémie sur les mauvais pasteurs qui ont mal dirigé le peuple d'Israël (c'était le sujet de notre première lecture). Et, depuis des siècles, on attendait le Messie qui serait un vrai bon berger. Cette fois, nous dit Marc, le Bon Pasteur, le Messie est parmi nous.

Complément

« Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu. Ils partirent donc dans la barque, pour un endroit désert, à l'écart. » On a donc le droit de se reposer ! Serait-ce tout simplement de l'humilité et de la confiance ? À rapprocher du Psaume 127/126 : « Dieu comble son bien-aimé qui dort... En vain, tu retardes le moment de ton repos ... Tu devances le jour »
